

Destin clan destin

de
Blaise Hofmann

I Première classe, secteur D

Dimanche, 16 août 2002

LAUSANNE, en caractères blancs sur un vaste rectangle azur.

L'Intercity de dix-huit heures douze entre en gare. Les doubles croches s'espacent. Les disques d'acier crissent. Un tube métallurgique se range sur la voie six, bien en face des quais.

L'air de rien, les passagers s'alignent le long du couloir. À la dernière secousse, ils sont nombreux à crispier leurs mains au siège le plus proche. Cela ne surprend personne. Un homme réduit dans un costume terne distrait ses mains sur le clavier d'un petit téléphone. Il s'occupe de ses affaires. Un autre homme profite de sa retraite, le visage baigné de soleil et les souliers de marche. Une petite dame fatiguée baille silencieusement en mettant une main devant la bouche. Elle lorgne le manège de deux collégiennes qui font part de leurs plus intimes inclinations. La petite dame fatiguée ne trouve personne pour échanger des regards complices.

Il faut attendre que la personne âgée trouve le bouton. Les portes expirent enfin. Le marchepied se met à hauteur. On soupire. La personne âgée prend son temps et ses béquilles à deux mains. Dans l'entre-wagon, celui qui laisse passer les femmes énerve toutes sortes de gens pressés de rentrer chez eux. Le galant homme s'en excuse avec la tête et prend le pas des passants le long de la plateforme.

La complexité de la toiture l'intrigue. Il fait un pas de côté, lève les yeux et suit du regard le va-et-vient des pigeons. Il aimerait crier pour surprendre l'écho. Il préfère ne pas le faire. De retour au sol, ses yeux s'attardent sur un mégot encore fumant. La cigarette est à peine entamée. Stupeur ! À quelques pas, des tenues de camouflage ! Il se crispe. Trois soldats encore jeunes de visage attendent silencieusement, le crâne rasé de près, le paquetage complet, un canon entre les jambes. Les wagons-citernes font un boucan d'enfer.

Songeur, il s'enfile dans le passage sous voie. La majorité prend à droite. Un air inconnu résonne. L'accordéoniste ferme les yeux. Ce va-et-vient est trop douloureux. Il se débrouille pourtant pas mal du tout. Pardon... Excusez-moi... Notre homme est en plein passage. La foule excédée le tire de sa rêverie. Il gêne. Les passants veulent passer. Pardon ! Excusez-moi ! L'accordéoniste ouvre subitement les yeux et suit du regard la silhouette insolite d'un homme qui s'éloigne.

C'est étonnant avec quelle confiance le vendeur du kiosque laisse ses journaux à portée de tout voleur, pense-t-il. Huit francs le doner kebab. Un cinquante la boule de Berlin. Un tourniquet l'empêche d'accéder aux

vécés. Mac Clean. Urinoir. Fr. 1.- Ne rend pas la monnaie. Distrain par l'odeur des gaufres, étourdi par le brouhaha, troublé par la profusion de petits détails insolites, il ne parvient à faire les conversions.

Au fond du tunnel, une femme le fixe d'un regard bienveillant. Elle est étendue sur trois affiches. Son maillot de bain minimal ne dissimule rien de sa peau sablonneuse. Elle le regarde avec une idée derrière la tête. En s'approchant, il distingue les gouttes d'eau laissées sur ses hanches lisses. Son ventre ferme se courbe légèrement. Sa bouche s'entrouvre. Ses paupières se crispent.

Il y a sur sa droite un plan de la ville, mais il préfère hasarder quelques pas supplémentaires jusqu'à l'air libre, avant de s'appuyer contre une colonne et profiter du spectacle de la place. C'est une belle journée d'août. Une légère brise a nettoyé le ciel. Les arbres oscillent à peine. Il garde la position. Il y a tant de choses à voir. L'horloge indique dix-huit heures vingt. Les gens défilent. Ils attendent que la silhouette rouge passe au vert. Dans un certain sens, il est presque déçu que Lausanne, hormis ses taxis de marque allemande et ses bus publicitaires flambant neufs, ressemble à n'importe quelle ville. Dans un autre, cela le reconforte.

À quelques pas de lui, un téléphone public. Bienvenue. Il insère sa carte et décroche le combiné. 0216119835. Après cinq ou six sonneries, Sabine s'excuse d'être absente et propose de laisser un message. Pris au dépourvu, il raccroche.

Sur la terrasse du buffet, il peut traduire les caractères colorés qui égalaient les bords de sa table. Consommation obligatoire. Sans plus attendre, il suit la première route qui descend vers le lac. Cinéma et cabines. De l'autre côté de la chaussée, un établissement moderne attire son attention. Il s'apprête à traverser, lorsque à mi-chemin, il revient subitement sur ses pas. Pizzeria. Restaurant chinois. Sushi japonais. Au rond-point, il plonge ses mains dans une charmante petite fontaine et profite des toilettes publiques. On préfère ne pas les décrire. Un petit sentier mène à un point de vue. Il y apprend que la butte de Montriond culmine à 447 mètres d'altitude, qu'Évian est en face, et le lac Léman, à l'envers par rapport à sa carte de l'Europe. Attachée sur la barrière, une annonce demande des nouvelles de Tess, une petite chatte noire avec des pattes blanches, disparue depuis dix jours.

Décidé à rejoindre le bord du lac, il s'élanche sur le sinueux sentier de la descente. L'Avenue de la Harpe l'y plonge littéralement. Il suit les lignes aériennes du trolleybus, cerné par les façades des vieilles bâtisses qui ont un air rassurant, malgré leurs petits balcons déserts.

Place de la Navigation, ce qu'il a devant les yeux justifie bien des déboires. Les voitures défilent, à l'allure du pas. Il n'y en a pas deux pareilles. En osant un pas de côté, il manque de renverser une femme montée sur des patins à roulettes. Il ne la perd pas des yeux. Elle porte des écouteurs et n'a pas entendu ses excuses. Quelle femme ! Des palmiers poussent dans le béton. Un béton si lisse que des dizaines de planchistes rivalisent d'adresse devant quelques badauds ahuris. Près de là, on joue aux échecs, comme chez lui. Room from Frs. 130.- Des touristes asiatiques se photographient devant l'arche du Château d'Ouchy.

Au bord de l'eau, deux rastafari refont le monde autour d'une bouteille de Jack Daniel's. Leur accent anglais flaire bon l'Afrique. Ce qui ne peut être qu'une étudiante lit *Le Monde* en levant les yeux sur chaque

passant. Une cloche aveugle résonne sept fois au moins. Au grondement d'un navire, il hâte le pas pour voir accoster le Général Guisan, débarquer ses passagers. Un carrousel reste immobile, faute d'enfants. Un marchand de glace rêve. Un footballeur hilare retrousse ses pantalons pour aller chercher la balle. Un vieux voilier rentre au port. À son bord, deux sexagénaires contemplatifs s'activent sans piper mot. Au large, les bateaux à moteur font la course, alors que des pédalos aux ombrelles colorées prennent leur temps. Un banc libre l'attire. Le soleil horizontal transcende les berges. On ne distingue plus la France. On dirait l'Océan.

0216119835. Toujours personne au bout du fil. Il est pourtant sept heures passées.

Interdiction de se baigner. Une splendide fille africaine tient par la main un quarantenaire au pas hésitant. Un svastika est gravé sur son banc. Les aiguilles verticales des lampes interdisent aux oiseaux le droit de séjour. Un vague relent de cannabis attire son attention.

On ne peut toujours rester seul. Il rejoint le groupe. Le gazon est aussi doux qu'un tapis persan. On le salue aimablement. Assalam aleikum. Aleikum Salam. On reprend la discussion nonchalamment. Un moustachu rondouillard fait de grands gestes en direction d'un jeune qui pourrait être son fils. On rit aux éclats, se tape sur l'épaule. On lorgne les passantes qui se dandinent sur la jetée. Le plus téméraire se lève, adresse la parole à l'une d'elle. Elle l'ignore. Il la suit quelques pas en riant, puis viens se rasseoir pour essayer les moqueries des amis, dans une ambiance bon enfant.

Il sourit vaguement. Il sort de son sac un reste de pain libanais et le distribue aux moineaux en les observant avec tendresse. On lui tend le joint. La fumée trouble les eaux. L'esprit du large. Le soir tombé, tous les rivages se ressemblent.

Son grand-père aimait lui décrire le turquoise des lacs de Bande-Amir.

Il fait passer le joint.

Shokran est le seul mot arabe qu'il connaît.

Omar est né à Hérat, en Afghanistan.

II Nul n'est prophète

Lundi, 22 juin 2002

Le bazar de Hérat, dans la poussière scintillante de midi. Deux gamins braillards jouent au carambole sous l'avant-toit d'un vendeur de pistache. Vautré sur une balance, on suit le cours de la partie, en égrainant un chapelet. La chaleur coupe court à toute initiative. On préfère s'installer sur le côté ombragé de la ruelle.

Dans la tchaïkhana Darb Khosh, celle qui sert le meilleur thé vert, les hommes palabrent, assis en tailleur, épaules contre épaules, sur le tapis fripé du père Khalid. Seul le jeune serveur sue de tout son corps en zigzaguant entre le samovar et les clients. Un ventilateur brasse la tiédeur de l'air. Un petit écran grésille dans un coin. La grande majorité fait la sieste.

– Que Dieu me pardonne, mais je jure devant Lui que si les Américains mettent ce vaurien à la tête de notre état, je fais un malheur !

La Loya Jirga vient d'élire Hamid Karzaï pour présider le pays en attendant les élections de 2004. Trempant un morceau de naan dans son karayi pour attraper le dernier morceau de mouton, un homme d'un âge avancé lui répond impassible :

– Qu'on le veuille ou non, si telle est la volonté de Dieu.

– Mais, mon oncle, ne vois-tu pas notre jeunesse se détourner du Livre ? Tu sais, au marché, de plus en plus de fringues d'Occident, de revues, de musique font leur apparition. Et puis ces huiles qu'ils badigeonnent dans leurs cheveux ! J'ai vu une femme fardée de rouge autour des lèvres. Je...

– Si telle est le prix de la Paix, j'y consentirai.

– Je ne peux te suivre. Plus personne ne craint de transgresser la shariah. Les rues ne sont plus sûres. La petite criminalité gagne du terrain. Plus personne n'a peur de Dieu. Plus personne n'écoute l'autorité. Dis-moi comment ce pantin de Karzaï pourrait conduire un pays déchiré comme le nôtre ! Dis-moi !

– Avec le temps... Il faut tirer les leçons du passé. De deux malheurs, il faut choisir le moindre. Si les Américains n'avaient pas... envahi le pays, les Talibans seraient encore là. Est-ce cela ton désir ?

– Non, évidemment, mon oncle, non, mais...

– Il faut leur donner une chance. Ils viennent d'arriver. Leur pays est, paraît-il, si différent. Tu sais, ils possèdent des ressources inimaginables, inconcevables. En très peu de temps, avec leurs moyens, avec leur technique, ils peuvent reconstruire nos routes, rouvrir nos écoles, établir des industries. Leur perversion de mœurs n'est qu'un moindre mal. Tout ce que je veux, c'est à nouveau pouvoir me déplacer, dans la rue, dans le pays, sans angoisse, sans peur du lendemain, enfin transmettre à mes enfants une terre prometteuse. Je suis fatigué de la guerre. Ces dernières décennies m'ont vidé. Je suis... brisé. Je n'espère plus qu'une seule chose. La paix. Tu comprends ?

Secouant la tête en se mordillant les lèvres, le neveu, faisant mine de s'intéresser au téléviseur pour se détourner des larmes du vieillard, lâche soudain, les yeux partagés entre rage et désespoir :

– Des promesses... Des promesses... Pour l'instant, c'est tout ce que les étrangers nous ont laissé ! Des promesses !

Omar a suivi l'échange sans y participer, par respect pour ses aînés. Il y a une autre raison. Il ne se plaint pas de l'arrivée subite des étrangers. Les forces multinationales et les convois humanitaires ont changé sa vie. Cela fait longtemps qu'il ne révise plus ses cours de mécanique sous les arches de la mosquée. Cela fait longtemps qu'il ne perd plus son temps dans les parcs, dans les maisons de thé. Omar a senti le vent tourner. Fasciné par l'univers de ces étrangers, il a immédiatement offert ses services et s'est vu proposer en janvier dernier un poste de chauffeur pour l'organisation britannique Nevermore. Au grand dam de ses parents, il s'est engagé corps et âmes pour ses employeurs, les guidant dans la région, les mettant en contact avec les autorités locales. Après quelques semaines d'intense collaboration, renforçant la confiance dont il jouissait au sein de l'organisation, perfectionnant ses connaissances d'anglais, il s'est hissé au

statut de traducteur, pour un gain journalier d'un million et demi d'afghanis anciens, environ trente dollars, une fortune. Depuis deux semaines, il collabore à l'International Project for Preservation of Historical Monuments en dirigeant une petite équipe chargée de rafraîchir les stucs de la Mosquée Jami. L'Histoire n'a pas de prix et son patron le rémunère grassement. Il n'a pas attendu pour investir ses premiers mois de salaire dans une petite entreprise d'import de produits iraniens qui connaît un succès exponentiel.

Dans la tchaïkhana Darb Khosh, son père et son grand-oncle ont repris leur conversation, toujours la même. Sirotant un jus de grenade, Omar ne les écoute plus. Il fixe une à une les décorations de la pièce, comme s'il avait à s'en souvenir.

Il faut savoir brusquer le destin. Les étrangers ont ouvert toutes sortes d'opportunités pour la jeunesse afghane, mais elles ne concernent qu'une petite frange de la population. La vie en général est toujours aussi précaire. Que fera cette jeunesse quand les Américains s'en iront ? La même chose que lors du coup d'état communiste, lors du coup d'état interne de Nedjib, lors de la création du premier gouvernement islamique, lors du départ des forces de Massoud, lors de l'arrivée des Talibans... Elle cédera au même aveuglement, prendra les armes pour défendre le premier slogan venu. On n'oublie jamais l'extase de la poudre.

Certains fument le tchélam pour s'évader. D'autres mastiquent le naswar. D'autres encore marmonnent quelques versets sacrés. Omar n'est pas de ceux-là.

III Soyez fiers de moi !

Hérat, le 4 juillet 2002

Cher père,
Chers frères,
Chère mère et chères sœurs,

Que Dieu m'accorde la force d'écrire.
Que Dieu guide ma main vers la phrase juste.

Adossé à une colonne de la Mosquée Jami, ce lieu que tant j'apprécie, je vous détache ces quelques mots, mélange d'espoir et de larme. J'ignore par quel pan de mon âme commencer. J'ignore quel véhicule employer. Tant de pages se sont tournées depuis l'automne dernier. Tant de soulagements, tant d'incertitudes, tant de changements, tant d'espoirs, tant d'angoisses.

Les étrangers ont chassé les tyrans. Les étrangers ont rompu le joug qui nous tenait à l'injustice et à la barbarie. Les étrangers ont ouvert la voie.

Souvenez-vous des larmes bienheureuses qui ruisselaient sur nos joues lorsque le transistor nous annonçait la libération de la ville. Papa m'avait transporté dans les airs en m'embrassant. Maman dansait, pour la première fois ! Seuls les vieillards gardaient leur calme, car ils savaient.

Depuis l'ouverture du pays, je gagne de l'argent plus qu'il n'en faut. Je ne regrette aucunement d'avoir abandonné mes études. Elles m'auraient de toute manière menée à l'impasse. Le quotidien partagé des étrangers m'a ouvert les yeux sur de nouveaux horizons, sur des projets inespérés. Mes certitudes se sont soudain effondrées. Une voix intérieure se fait de plus en plus déterminée. Je la fais taire. Je la mets de côté. J'en fais une lubie insouciant de jeunesse. Elle subsiste. Malgré tout.

Plus les mois passent, plus je sens des portes se refermer sur moi. Ma collaboration avec les étrangers n'a rien de solide. Ce ne sont que des aubaines provisoires, des sources qui tariront bientôt. Je dois penser à demain.

Il n'y a pas assez d'air pour moi à Hérat, dans ce pays plombé, recroquevillé, calciné. Le brasier dort maintenant depuis une année, mais quand les hommes décideront de souffler à nouveau sur le foyer, je n'aurais pas les épaules assez solides pour résister aux brûlures, à l'asphyxie d'un nouveau brûlis, d'un nouveau gâchis.

Quand vous lirez ces lignes, je serai en route pour l'Iran, en route pour l'Europe, en route pour le nouveau monde. J'ai remis mon entreprise, vendu mes affaires, consacré la totalité de mes économies à ce projet qui me hante depuis des mois. Je crois ce rêve réalisable.

Sachant que cette décision ne ferait pas l'unanimité, j'ai décidé de partir précipitamment pour ne pas avoir à différer ce rêve, à le remettre en cause, voire à l'enterrer.

J'emporte avec moi la photographie de nous sept posant dans le parc d'attraction. Je ne cesserai de penser à vous.

Le Mihrâb de la Mosquée Jami regarde vers la qibla, à l'Ouest.

Ne refermez pas vos cœurs. Soyez fiers de moi.

Que Dieu vous garde en bonne santé et pleins de joie, jusqu'à mon retour.

Mon seigneur, fais-moi toucher terre – d'une façon bénie, car Tu es le Meilleur de ceux qui amènent les hommes à la destination (XXIII, 30).

Votre Omar

IV La Route de la Soie

Quatre heures du matin. Gare routière ouest. Avec la manche de mon veston, j'ouvre une lucarne dans la buée et distingue les premiers commerçants qui frappent aux vitres des bus pour vendre leurs victuailles. Je n'ai ni soif ni faim et n'ai pas fermé l'œil de la nuit. On se bouscule ferme devant moi, car une femme s'est endormie sur le siège d'un homme bien décidé à ne pas voyager sur la banquette arrière. Le couloir s'obstrue de passagers, de baluchons délavés, de grognements, de malles de cuir, d'enfants endormis, d'estagnons d'eau. Le moteur éternue, se réveille. On attend les retardataires. Chaque passager a son pesant d'afghanis. Le chauffeur braille quelques vers sacrés. On répète les dernières syllabes et

se bénit le visage avec les mains. Dieu, accorde-nous un voyage sans entrave, sans obstacle, sans danger. On quitte enfin les lieux, à l'allure du pas. On devine les commerçants qui tentent leur dernière chance en boitant à côté du bus, les au revoir de la main, encore engourdis par la nuit. Les rues désertes de Hérat défilent une dernière fois. Je ne me retourne pas. Les lumières s'éteignent et personne ne devine les larmes rebelles qui ruissellent lentement sur mes joues. Au revoir et à bientôt, si Dieu le veut.

On m'a parlé des vols d'approche depuis Téhéran ou Islamabad, avec escale à Moscou. Mes finances ne me le permettent pas et le temps presse.

On m'a parlé de la Route du Nord, depuis Mazar-i Charif, en camion, par convoi de cinquante migrants, pour rejoindre la Russie, via l'Ouzbékistan et le Kazakhstan. Le prix des visas est raisonnable et d'autres passeurs relient ensuite Moscou à l'Allemagne, dans des véhicules de tourisme loués à des agences de voyage. La Route du Nord ne m'aurait pris que deux ou trois semaines, mais jamais plus je ne ferai confiance à des passeurs russes.

On m'a parlé de la Porte de Porto, par les airs depuis Istanbul. Muni d'un contrat falsifié de garde-malade ou de restaurateur, j'aurais obtenu un permis de séjour renouvelable. Hélas, pressées par l'Union Européenne, les lois d'immigration portugaises se sont durcies.

Désormais, une seule route s'accommode de ma fortune et de ma chance : la route de l'ouest, la Route de la Soie. Je ne suis pas superstitieux, mais j'avoue que marcher sur des chemins foulés par des millions de voyageurs et de marchands pendant des siècles me donne plus de courage et de confiance. Hérat était un carrefour commercial entre la Perse, l'Inde, la Chine et l'Europe. L'Histoire ne se trompe pas. Cette route doit être la bonne.

Aux premières lueurs du jour, le bus passe la douane iranienne. Ce n'est qu'une question de patience, puisqu'en dix ans, deux millions d'Afghans ont déjà franchi la frontière. Si le douanier me lorgne avec mépris, cinquante dollars glissés dans les pages de mon passeport suffisent à endormir sa vigilance. La chute des Talibans, en décembre dernier, a transformé d'un jour à l'autre des centaines de milliers de réfugiés politiques en migrants illégaux. Nous sommes devenus les coupables détestés de tous les crimes commis, de toutes les injures.

Sous un soleil oblique, bercé par un asphalte de bonne qualité, nous entrons dans Masshad, premier dépaysement. Rien que la démarche des gens. Quelque chose de plus carré, de plus élégant. Les épaules bien assurées, les jambes élastiques. Tout respire la volonté de s'en sortir, de ne pas s'engourdir dans les plaintes et les plaies du passé. Les rues s'entretiennent. Des panneaux indicatifs, des annonces publicitaires, des enseignes de magasin, des vitrines qui font envie et, déjà, le chador des femmes ne peut m'épargner leur pouvoir charmeur.

Dans l'immense terminal de Masshad, une cohue bigarrée s'agite autour du bus et je suis bien content de n'avoir aucun bagage sur le toit. Les chauffeurs de taxi ne me lâchent pas. Je crois ne pas m'être énervé. Le prochain bus pour Téhéran part dans plus de cinq heures, mais je n'ai pas

le cœur à déambuler dans la ville et la visite du fameux lieu saint de l'imam Reza offenserait mon Dieu.

Dans la turbulence d'un univers sans repère, Lausanne, Ahmed le Sunnite et Mustapha le Chiite se disent frères.

Dans le hall central, assis à même le sol, j'observe, songeur, un enfant conduisant sa petite voiture entre les jointures des dalles. Il imite les klaxons, crée des accidents, bouscule les passants. Il me distrait un instant et m'arrache même un sourire. Quand sa mère vient le rasseoir, je sors de mon sac le Livre saint et relis des sourates au hasard.

Le Gracieux, le miséricordieux. Maître du Jour du Jugement. C'est toi seul que nous adorons, et c'est toi seul que nous supplions de nous venir en aide. Guide-nous sur le bon chemin. Le chemin de ceux à qui Tu as accordé Tes faveurs, pas celui de ceux qui se sont attiré Ton courroux, ni de ceux qui se sont égarés...

Sirotant à la paille un Zamzam à l'orange, je médite ces mots, regarde ma montre. Il paraît que les bus iraniens partent à l'heure, pleins ou non.

– Je rêve d'Amérique ! Que ferais-je en Iran, un diplôme dans la poche ? Collaborer à la corruption des mollahs ou reprendre un petit commerce de fringues ! De toute manière, l'armée m'a déjà convoqué pour l'été prochain. Depuis l'invasion américaine de ton pays, il est de nouveau impossible de s'en affranchir pour mille dollars. On volera deux ans de ma vie ! Ensuite ce sera trop tard. Des bons amis ont déjà fait le voyage pour l'Amérique. Ils m'encouragent à les suivre. Ils m'aideront une fois sur place. De toute manière, je préfère crever la dalle à New York qu'obéir à l'obscurantisme des mollahs, à la bêtise de Khatami et au cloisonnement de notre putain de pays !

Mon compagnon de route, Amid, profite de l'étranger de passage pour exprimer ses plus intimes frustrations. Les confessions enfantent les confessions. Le moral dans les chaussettes, je lui fais part alors de mes projets. Ce n'est pas sage, mais j'en ai besoin. Nous devenons amis. Une amitié d'un jour.

Arrivé à Téhéran, Amid m'indique une petite pension bon marché et fait en sorte que les tenanciers ferment les yeux sur ma nationalité. Si je me souviens bien, la chambre n'avait pas de fenêtre, mais quelques reproductions de toiles montrant les abords de la Caspienne. Seul, sur le lit, pour me donner de la contenance, je notais une à une les tâches du lendemain.

Aussitôt réveillé, je cherche à atteindre Farid, un Tadjik originaire d'Hérat, que le trafic d'hommes depuis Téhéran a enrichi. Au bout du fil, il me promet un passage en Turquie aisé et bon marché. Il tient parole. Venu me chercher le soir même devant l'hôtel, il m'emmène aussitôt dans la banlieue ouest. Juste le temps de m'offrir un barbier, une nouvelle chemise, une ceinture à boucle et un pantalon à pli. Pour la bagatelle de trois cents dollars, je prends place au côté d'une vingtaine d'hommes pour la plupart afghans, à bord d'un camion conduit par trois passeurs kurdes. Nous profitons de la nuit pour franchir la frontière en empruntant une

piste sinueuse. Ce passage est si sûr que Farid me garantissait un second passage en cas d'échec.

À Dogubayazit, pas une minute à perdre. Un ventre de plus ou de moins à nourrir n'est pas la question. Nul besoin d'offrir des raisons supplémentaires d'avoir à faire avec la milice turque. Les passeurs nous disent avoir perdu quatre des leurs lors du dernier rassemblement du Parti Travailleuse Kurde à Van. Il ne me reste donc plus qu'à monter dans un bus et voir disparaître lentement derrière moi l'Agri dag, un point de vue imprenable narguant les frontières de l'Arménie, de l'Iran et de la Turquie.

Omar apprit dernièrement d'un Arménien naturalisé vivant depuis nonante-deux à Lausanne que ce Mont Ararat était aussi le foyer de la culture chrétienne, l'endroit où échoua l'arche de Noé, dont ne parle pas que le Livre, mais aussi la bible. Ce qui fait de ce volcan désolé en plein no man's land musulman la terre promise de tout Lausannois.

Les yeux écarquillés, je vois défiler le pays, d'est en ouest, ce pays encore plus grand que l'Afghanistan. Porté par tant d'émotions, je pensais pouvoir me souvenir des moindres détails de ces paysages, mais à part de vagues impressions, une seule image subsiste, l'entrée dans Istanbul, la porte de l'Europe et l'apparition géante, sur un socle de béton du Père de tous les Turcs, portant le costume occidental. J'entre pour la première fois dans un pays laïque, un pays moderne.

À Istanbul, la vie est bon marché. La population partage le gros de mes convictions. Les femmes sont merveilleuses et ne le cachent pas. Je me suis même surpris, insouciant, à faire du tourisme dans le vieil Istanbul. Pour la première fois, je peux imaginer vivre quelque part d'autre qu'à Hérat.

La communauté afghane occupe un quartier du nord-est de la ville. Bien installé chez un ami de Farid, je peux tranquillement songer à la suite du voyage.

Depuis Istanbul, j'avais prévu de rejoindre la Slovaquie par le rail, pour entrer en Autriche, par le poste douanier d'Heiligenkreuz. Les conditions des voies migratoires se périment très vite et ce trajet, que je montre du doigt à Mohammed sur une carte dépliée au sol, est désormais condamné, suite au renforcement des frontières entre la Turquie et l'Europe. On me conseille plutôt la voie maritime, par la Mer Égée. Depuis la guerre de Yougoslavie, elle est devenue la plus commune et la plus avantageuse, profitant des milliers de kilomètres de côtes turques qui rendent la tâche des douaniers impossible.

En 1923, le Traité de Lausanne définissait la souveraineté et les frontières de la Turquie moderne.

Acheminé vers un petit village portuaire, en périphérie de la ville de Troy, je suis l'un des quatre cents clandestins cachés dans la cale du cargo Parapola. Le capitaine est de mèche avec les autorités turques. De toute façon, nous ne risquons rien. Le trafic de clandestins est moins risqué que celui de la drogue et l'état turc n'a les moyens ni d'ouvrir des centres de détention, ni de nous renvoyer. Lors d'un briefing à bord du Parapola, on nous demande simplement d'apprendre un récit de voyage pour ne pas

inculper les propriétaires du cargo. Des dizaines de Syriens et de Libanais, tout comme moi, ont donc appris leur texte par cœur. Le régime de Saddam Hussein m'a dérobé mes papiers irakiens. Je suis en danger. Je demande l'asile.

Malgré tout, la traversée n'est pas une partie de plaisir. Imaginez quatre cents personnes entassées dans une cale obscure, attendant pendant une trentaine d'heures que l'armateur ait rentabilisé au maximum le volume de son navire, corrompu les autorités douanières et traversé la Mer Égée. Cela, sans possibilité de se déplacer, de se soulager, de respirer. Certains étaient sur la route depuis des semaines, traversant les déserts d'Irak, remontant la Mer Rouge dans des embarcations encore pire que celle-là, poireautant des mois à Istanbul dans la précarité la plus avilissante, cherchant les moyens de poursuivre leur exil. Des enfants sont là aussi. Des vieux. Pas d'eau potable. Imaginez un navire esclavagiste acheminant les Nègres du siècle dernier jusqu'aux champs de coton américains.

Encore une fois, la chance est avec moi. À peine débarqué, je fonce sur Athènes et me rends chez Soleyman, un compatriote qui falsifie des passeports grecs pour trois cents euros. Des complices locaux lui vendent leurs papiers pour le double des frais de remplacement. Il ne lui reste plus qu'à insérer ma photographie.

Cloîtré dans son appartement pendant la durée des démarches, je m'imprègne de ma nouvelle nationalité. Jamais je ne pensais acquérir les rudiments d'une langue en si peu de temps. En partant d'une date de naissance, de quelques noms de famille, d'un village d'origine, je me construis une nouvelle vie, une vie qui tienne la route. Bonjour, je m'appelle Georgios.

Le bus pour Patras coûte neuf euros et le ferry pour Brindisi, vingt-deux. Si je n'avais pas eu la somme nécessaire pour changer d'identité, j'aurais voyagé dans un ferry, à bord d'un camion, dans une alvéole laissée entre deux caisses. Plus dangereux, j'aurais passé par l'Albanie et emprunté la voie maritime Vlorès-Otrante, à bord d'un Zodiac, comme des milliers d'Albanais lors de la guerre de Yougoslavie, lors des bombardements de l'OTAN.

Les Albanais fuient leur pays en direction des Pouilles, comme les Italiens fuyaient le Sud du pays, il y a deux générations, pour construire l'autoroute Lausanne-Genève.

Le ferry de Patras est archibondé et la douane n'a pas le temps de s'occuper de moi. On jette simplement un regard distrait sur la photo, sans manifester le moindre intérêt. Je viens de passer ma troisième frontière, celle que l'on me disait infranchissable.

La coutume veut qu'en Italie, le clandestin égare ses papiers et dépose une demande d'asile pour gagner du temps et préparer la suite du voyage. Depuis le 17 mars dernier, on préfère poursuivre sa route. Lorsqu'au large de Catane, le cargo Monica, transportant depuis le Liban un millier de migrants irakiens, syriens et turcs, menaçait les garde-côtes

italiens de jeter les enfants à l'eau si on les refoulait, l'Italie a quelque peu rigidifié sa législation.

Moi, Georgios, je suis en règle, et pour autant que je ne tremble pas comme une feuille devant les agents de l'immigration, je peux me déplacer à loisir dans la péninsule italique. Pas besoin de billet de retour. Pas besoin de preuve de mes moyens de subsistance. Pas besoin d'attestation d'accueil. Pas besoin de justificatif professionnel. Je suis grec. Au royaume de la migration, l'argent est le sésame qui ouvre toutes les portes.

En gare de Milan, profitant d'un arrêt prolongé, je fais quelques pas sur les quais. Un couple s'embrasse tendrement. Je regagne mon compartiment, la joie au cœur, pour voir défiler cette Europe que j'aime déjà.

Aucun ami ne me croira. C'est invraisemblable. Où se trouve cette forteresse européenne dont tout le monde parle ? La frontière italo-suisse n'existe tout simplement pas ! Le train entre en gare de Chiasso et je n'ai pas eu à montrer de passeport ! Le wagon était presque vide. Comme si tous mes compagnons de voyage respectaient une minute de silence en honneur de ma victoire ! Il y a deux semaines, j'hésitais à quitter ma ville. Aujourd'hui, je suis en Suisse ! Je suis en Suisse. Je suis en Suisse !

Quel calme. En suivant des yeux les cercles d'un oiseau dans le ciel, je souris à m'en déchirer les lèvres. Le vendeur de kebab hésite avant d'accepter mes billets. Il m'indique du doigt le bâtiment du bout de la rue. Banque ! Francs suisses ! Je ne comprends pas tout de suite. Je croyais être en Europe, au centre de l'Europe.

- What nationality ?
- ... Greek.
- Tourist ?
- ... Yes... Yes !
- Welcome in Switzerland !
- And you ? Swiss ?
- Turkey.
- Oh ! Turkey. I know Turkey. Ankara. Istanbul. Beautiful country !

Il hausse les épaules, sans perdre le sourire, puis m'explique comment utiliser les cabines téléphoniques, où acheter une carte, quels indicatifs composer et comment faire du change. Je pense pouvoir m'en sortir. Tout va pour le mieux. Rassasié et confiant, je compte mon argent. Septante-sept francs suisses et quelques piécettes. Ces billets sont les plus distingués qu'il m'ait été donné de posséder. Je scrute ensuite le relief de mes pièces de monnaie avec l'entrain d'un gosse tenant en main les jetons de son jeu de société préféré. Relevant les yeux, j'aperçois dans un coin de la place une cabine de téléphone. Insert card. Je décroche le combiné. 0216119835. Une sonnerie. Deux sonneries. Trois sonneries. Quatre sonneries.

- Allo ?
- Sa-bin ?
- Oui, Sabine, c'est moi.
- Hello ! Omar, from Herat.
- HEY !!! OMAR !!! How are you ???
- Très bien. Très bien.
- Et la famille ?

- Tout le monde se porte bien, enfin je crois.
- Comment cela, tu crois ? Tu es reparti en mission ?
- Non, Sabine. L'humanitaire, c'est du passé. J'ai pris une décision. J'ai tout quitté. Tu ne vas pas me croire. Je suis en Suisse.
- EN SUISSE ? ! ?
- Tu te souviens, en mars dernier, juste avant de quitter Hérat pour regagner ton pays, tu m'avais donné ton adresse. On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve, si un jour, le destin t'amène chez moi, voilà mes coordonnées. Tu seras toujours le bienvenu. Comme j'ai été le bienvenu chez toi, dans ta maison, avec ta famille...
- ...
- Je viens d'arriver à Chiasso. Il y a un train pour Lausanne dans une heure. J'y serai en fin d'après-midi.
- Ah...
- Cela fait dix jours que je suis sur la route. Inutile de te parler de ma fatigue. Je me réjouis tellement de te revoir. Tu te souviens du soir où on a dansé dans la tchaïkhana du père Ibrahim ? J'ai les photos avec moi. Ah, du reste, j'ai les salutations de Mamad, de Sutar, de Khalid, de mon frère Salem, de... de toute ma famille. Je revoyais encore souvent l'équipe de Nevermore. Pas plus tard que jeudi, il y a deux semaines...
- Écoute...
- Comment faire ? Vu que je ne suis pas sûr de l'heure d'arrivée, je t'appelle depuis Lausanne, entre six et sept, s'il n'y a pas de retard...
- Il n'y aura pas de retard...
- Bon, entre six et sept. Le même numéro. On ira boire un thé ensemble. Je me réjouis tant. Tu sais, tu nous as drôlement manqué quand tu es repartie. Je me souviens de la fête de ton départ...
- Omar... Pourquoi ne m'as-tu pas appelé avant d'arriver...
- Désolé. Tu peux imaginer. Je suis parti en toute hâte. Ensuite, le bus, les visas, les frontières, les transports, le logement... Je n'ai pas eu une minute à moi. Si tu savais comme je me réjouis de me reposer. Enfin. Je suis en Suisse, maintenant. On fêtera cela ce soir, hein ?
- Euh... Ouais... Entre six et sept, tu dis...
- Entre six et sept !
- Bon...
- Ça va Sabine ?
- Pourquoi pas... Alors entre six et sept. À tout bientôt Omar...
- À tout à l'heure Sabine !

Le spectacle à travers la vitre du train ! Si je ne peux en parler avec détails, je garderai toujours dans mon cœur le souvenir d'une joie sans fond. Suspendu à chaque variante de ce paysage si complexe, si bien dompté, si propre, si exploité, si vert, si montagneux, si habité, si riche. Le Tessin. La Plaine du Rhône. Et puis soudain... Montreux, le Lac Léman. Vevey. Le Lavaux ! Du mauvais côté du wagon, je me levais à tout instant pour scruter le lac, causant le fou rire de mes voisins de compartiment. Un jour, je le raconterai à ma famille, avec les mêmes yeux que mon grand-père, quand il me racontait les fameux lacs Bande-Amir !

LAUSANNE, en caractères blancs sur un vaste rectangle azur.

Post-scriptum

Notre commissaire anglais nous a dit beaucoup de bien de notre nouvelle patrie, et il paraît que la réussite de notre entreprise est hors de doute. Aujourd'hui à deux heures, nous devons mettre les voiles, tous en bonne santé et de bonne humeur ; ainsi nous vous faisons nos adieux, chers pays en vous souhaitant toute sorte de bonheur et de bénédictions. Nous espérons que bientôt beaucoup de nos chers pays nous suivront, pour partager les avantages de notre nouvelle patrie.

Ce sont les mots d'un Suisse parti pour l'Amérique en 1821¹, alors que l'Europe, meurtrie par les guerres napoléoniennes et le chômage, se redresse à peine des deux terribles famines de 1813 et 1817. À cette époque commencent à circuler les espoirs d'un eldorado américain. La propagande des recruteurs britanniques fait un tabac.

Kaiseraugst, le 30 mai 1821, cent septante-quatre hommes, femmes et enfants venus de la Suisse entière s'embarquent sur deux radeaux pour suivre l'Ergolz et remonter le Rhin jusqu'au port hollandais de Dordecht. De là, le trois-mâts Wellington les emmène outre-Atlantique jusqu'à la Baie d'Hudson. À son bord, un jeune peintre de quinze ans reproduit les scènes enthousiastes de la traversée, mettant de côté d'autres qui n'auraient rien donné : les adieux déchirants sur la place du village, un mal de mer de deux mois, les bagarres sur le pont, la collision d'un iceberg dans la nuit du 29 juin, l'abordage des Esquimaux du Labrador... Débarqué à York Factory, les colons remontent la Rivière Rouge pour gagner le site de Lord Selkirk, sur l'emplacement de l'actuelle Winnipeg, mais laissons parler l'un d'eux, Rudolphe Wyss :

C'est vraiment inouï ce que nous avons dû endurer pendant ce voyage et jusqu'à ce jour je ne comprends pas comment nous avons pu survivre. Notre situation s'aggrava encore quand il se mit à neiger. Épuisés comme nous étions, nous devions encore, à la tombée de la nuit, établir le campement en débarrassant la neige, partir en forêt gelée chercher du bois et préparer nos maigres repas, composés d'une soupe d'orge très diluée et de viande avariée. Nous eûmes à déplorer le décès de deux enfants ainsi que d'un Neuchâtelois. Bientôt le vent tourna contre nous et au lieu de quatre, il nous fallut dix-huit jours pour traverser le lac Winnipeg, mais nous n'avions de la nourriture que pour quatre jours. Pour ne pas mourir de faim, nous mangions des racines, quelques baies, ou des sortes d'éponges que nous trouvions sur les rochers...

Arrivés sur l'emplacement de leur terre promise, les colons s'aperçoivent qu'aucun baraquement n'a été prévu pour eux. Les hommes sont forcés de construire des tentes et beaucoup de femmes préférèrent se marier avec un colon déjà installé pour partager leur toit. C'est le cas de neuf jeunes filles durant la première semaine. Pour faire face au manque de provisions à l'arrivée du premier hiver, la moitié des nouveaux venus sont priés de poursuivre leur route une centaine de kilomètres plus au sud, à Pembina. L'autre moitié, las de rentrer tous les soirs bredouille de la chasse aux bisons, essaie tant bien que mal de cultiver la terre. Les

¹ Émile Henri BOVAY, *Le Canada et les Suisses 1604-1974*, éditions universitaires, Fribourg, 1976.

indigènes – les Indiens et les prospecteurs – n’apprécient guère de voir leur terrain de chasse envahi par leurs parcelles. S’ensuivent de multiples rixes. Le peintre de quinze ans fixe dans nos mémoires les scènes de razzia, de scalp, de viol. La communauté suisse survit ainsi, privée d’instruction pour ses enfants, privée de cérémonies religieuses. À quoi bon nous rendre à la chapelle anglicane, alors qu’aucun de nous ne parle l’anglais, notait simplement Rudolphe Wyss. Puis vinrent les inondations dévastatrices de 1826...

On pourrait ainsi clore cette digression, laisser gambader les suppositions, abandonner ces gens à leur époque, à leurs contrées, au romantisme de leur exil.

Sophie Aeberli, débarquée à l’âge de quinze ans, marie un ancien soldat du régiment de Meuron, avant de repartir en 1826 pour l’Europe à bord d’un des bateaux de la Hudson’s Bay Company. Jean Ducommun, originaire des Verrières à Neuchâtel, décède quatre jours après son débarquement à York Factory. Aucune nouvelle des huit membres de la famille Flotron de Saint-Imier, débarquée en 1821. Alphonse Umbert-Droz, négociant de Renan, prie le peintre Rindisbacher, de reproduire sa ferme en y ajoutant un immense troupeau inexistant, dans le but d’enjoliver sa situation envers sa famille restée en Suisse. Les six membres de la famille Perret, originaire de La Sagne, deviennent l’un des plus puissants éleveurs de bétail du Minnesota. Un dénommé Edouard meurt lors de la remontée de la Rivière rouge quelques jours après le débarquement...

On nous avait dit en Suisse, sur le prospectus, que cette colonie était un magnifique pays, ce qui n’était pas le cas. C’est un grand malheur pour nous, mais je préférerais mourir plutôt que de vivre dans une misère perpétuelle. Ainsi parlait John Dubach, en 1823, et à Pierre Rindisbacher de surenchérir : nous avons été trompés honteusement. Un pays où l’hiver dure huit mois...

En 1846, trois cents agences d’émigration envoient quatre cents mille Suisses en Amérique. Parqués dans des camps dès leur arrivée, ces derniers attendent les grands propriétaires terriens venus chercher les plus vaillants.

Si la plupart des expéditions se sont soldées par des échecs, des déception, des souffrances, l’Amérique doit leur être reconnaissante du travail accompli pour le développement économique et culturel du continent.

Blaise Hofmann
mai 2005